

et au vent était échue aux hommes. Gaston avait suivi naturellement la fortune de son sexe, et, pour payer d'exemple, il s'était jeté le premier à l'eau, dans un appareil familier, qui est le costume de l'emploi. Personne ne le portait mieux que lui et n'y ressortait avec plus d'avantage. Personne non plus ne déployait plus de grâce et de vigueur dans les divers exercices dont se compose l'art de la natation. Il coupait la vague en maître consommé, et plongeait comme un pêcheur de perles. C'était merveille de le voir avec la moitié de son buste hors de l'eau, dégageant ses bras l'un après l'autre et les posant ensuite sur la mer comme s'il s'emparait de son domaine. D'ailleurs, il n'était pas de ceux qui comptent avec les distances, et, en s'éloignant du rivage, sont tourmentés de l'esprit de retour. Il poussait au large hardiment, sans regarder derrière lui, en véritable enfant de l'onde, et quand il changeait d'élément, c'était par pure convenance et non par nécessité.

Cette fois encore, il partit comme un trait, et bientôt on ne vit de lui à l'horizon qu'un point noir qui paraissait ou disparaissait dans les ondulations de la lame. Il se trouvait sur le passage des navires dont les voiles blanchissaient au loin et pouvait recueillir de première main des nouvelles de l'autre hémisphère. Avec du loisir et un peu de bonne volonté, il eût suivi sans doute le chemin qu'avaient pris ses aïeux, les gentilshommes normands, et opéré, comme eux et sous une armure plus légère, sa descente sur le territoire anglais. Il y mit de la discrétion et ne poussa pas les choses au-delà d'une simple reconnaissance.

D'ailleurs un autre soin allait bientôt le dominer. Du point où il était, aucun bruit de la grève ne lui échappait; le vent qui soufflait de terre les lui apportait parfaitement distincts. Ce fut ainsi que le premier cri de Clémence arriva à son oreille; il tressaillit à cette voix bien connue, et comprit à l'accent qu'un danger la menaçait. Lequel? il l'ignorait; mais tout lui disait qu'il n'y avait pas une minute à perdre. Les cœurs épris ont de ces pressentiments. À l'aide d'une pression énergique, il s'éleva, le plus haut possible, au-dessus de l'eau, et jeta les yeux du côté où les cris avaient été poussés. La distance était trop grande, il n'aperçut rien. Trois fois il recommença le même mouvement sans obtenir plus de succès; sa vue le servait moins bien que son ouïe. Mais les cris se succédaient, de plus en plus alarmants, et lui indiquaient ce

qu'il avait à faire. Il prit son élan et fendit l'eau avec une vitesse surhumaine.

Ce qui empêchait que le lieu de la catastrophe ne fût visible pour lui, c'était le choc des flots sur le récif et le nuage d'écume qui s'en élevait. L'horizon en était obscurci comme par l'effet d'une brume. Pour savoir au juste à quoi s'en tenir, il fallut franchir cette barrière, et tout autre que Gaston n'aurait pu l'entreprendre avec impunité. On sait quelle puissance réside dans les masses d'eau qui se heurtent contre un écueil, et que de menaces de mort elles recèlent dans leurs violents replis! Gaston lui-même, avec toute son habileté et son audace, y eût succombé, si la connaissance de cette côte ne lui eût fourni les moyens d'atténuer le péril et de le réduire à des proportions qui lui laissaient la chance de le vaincre. Dans le cours de ses expéditions nautiques, il avait découvert sur la ligne des brisants un endroit où les roches n'arrivaient pas jusqu'à la surface, et formaient comme une échancrure par laquelle on pouvait pénétrer dans le bassin abrité. Pour une barque, le passage n'eût été praticable qu'avec un calme parfait; un nageur déterminé pouvait s'en tirer par tous les temps et quel que fût l'état de la mer.

C'était donc vers ce point qu'il se dirigeait avec une rapidité fébrile; ses bras frappaient l'eau comme deux puissants leviers; à vue d'œil l'espace diminuait. Déjà les objets devenaient plus distincts; il approchait de l'écueil et pouvait mieux embrasser les détails de la scène. Elle était navrante. Une tête flottait sur l'eau; c'était Clémence qui se débattait contre la mort et remplissait l'air d'appels multipliés. Entre elle et Gaston, la distance était grande encore, et qui sait s'il arriverait à temps pour l'arracher à cet abîme qui allait l'engloutir? Cette pensée fut, pour lui, comme un coup de foudre; il en resta un instant affecté jusqu'à l'inertie. Son front se couvrit de sueur; il sentit le froid de la mort courir dans ses veines. Mais ce ne fut qu'une crise où son âme se retrempe, une absence, une défaillance passagères. Ce n'était pas à soi qu'il fallait songer, mais à cette victime qui implorait du secours, et touchait à son moment suprême! D'un bond, le jeune homme regagna le temps perdu et, en même temps, il essaya de se faire entendre de Clémence:

— Courage, lui cria-t-il, du courage! J'arrive; me voici.

Malheureusement la voix de l'écueil était plus

forte que la sienne; la jeune femme n'entendit rien.

Il y avait là un pas terrible à franchir. Quoique Gaston eût choisi le point le plus accessible et le moins exposé aux fureurs de la mer, les eaux y étaient encore assez tourmentées pour offrir des difficultés sérieuses. Par trois fois il s'engagea dans l'issue, par trois fois il fut rejeté vers le large avec une irrésistible violence et sans qu'il lui fût possible de se maintenir. Ces échecs, au lieu de l'abattre, allumèrent dans son cœur une colère qui ne savait comment s'exhaler; il ne se possédait plus et adressait d'impérieux défis à la vague. Enfin, quand, pour la quatrième fois, il se sentit porté du côté du bassin intérieur, au lieu d'attendre le retour du flot et de s'exposer à une nouvelle déconvenue, il plongea et alla se cramponner au fond de la mer, sur la roche même; puis, par un mouvement oblique, il regagna la surface. Son calcul ne fut point trompé; il avait dépassé l'arête de l'écueil, et se trouvait dans des parages plus tranquilles.

Une fois dégagé, son premier coup-d'œil se porta vers Clémence. Il l'aperçut encore, mais comme une vision, comme une ombre; c'était la minute suprême, le moment fatal. Sa main venait d'abandonner le rocher où, un instant, elle avait trouvé un appui; elle flottait comme une masse inerte et disparut bientôt après avoir poussé un dernier cri, un cri de plainte et de regret, un adieu désespéré à la vie.

Gaston assistait à ce spectacle comme un homme en proie à un mauvais rêve; éperdu, hors de lui, il ne nagea plus, il bondit sur l'eau.

— Que je la sauve, s'écria-t-il, ou que j'aie la rejoindre! Hors de là, rien....

Le hasard avait voulu que le théâtre de la catastrophe fût parfaitement déterminé; le jeune homme n'eût donc point à hésiter dans ses recherches. Le rocher que la marée laissait à découvert lui servait de jalon et de but; c'était à sa base même qu'il avait vu la victime se débattre, rouler et s'engloutir. C'est vers ce rocher qu'il se dirigea d'une main ferme. Tous ces courants intérieurs, qui étaient un obstacle pour une femme, n'étaient rien pour lui, qui en avait affronté de bien autrement redoutables; il les traversa sans peine et comme en se jouant; jamais ses muscles n'avaient eu un tel ressort, ni ses bras une vigueur plus grande; il sentait sa poitrine animée d'un feu surnaturel et son cœur battait à briser son enveloppe. C'était

deux existences qu'il disputait à ce gouffre fatal; c'était deux proies au lieu d'une qu'il voulait arracher à la destruction. Aussi s'écula-t-il à peine quelques minutes entre le moment où il vit Clémence disparaître et celui où il arriva sur les lieux où elle avait disparu. L'intervalle est moins rapide entre le tonnerre et l'éclair, l'exécution accompagnait plutôt qu'elle ne suivait la pensée. Parvenu au but, Gaston interrogea de l'œil les profondeurs du bassin. L'eau était d'une limpidité extrême, et à quelques pieds de lui il aperçut d'une manière très distincte le corps de la jeune femme étendu sur une couche d'algues marines comme sur un lit de repos. On eût dit la fiancée des ondes dormant sur sa couche nuptiale, ou une Amphytrite bercée par les vagues dans son palais transparent.

XIII.

Plonger à pic, soulever le corps de Clémence et le ramener à la surface de l'eau, fut pour Gaston l'affaire d'un instant. La jeune femme ne donnait plus signe de vie; ses yeux fermés, son visage d'une blancheur mate, sa tête inclinée sur son épaule, ses membres déjà moins flexibles, ses mains, d'où la chaleur se retirait, tout donnait lieu à craindre que les secours ne fussent arrivés trop tard. Gaston l'examinait avec une attention mêlée d'angoisses; plus de souffle, plus de mouvement, rien qui pût apporter une ombre d'espérance. C'était un cadavre qu'il pressait dans ses bras.

Cependant il ne se tint ni pour vaincu, ni pour condamné: peut-être la vie sommeillait-elle sous cet anéantissement. Il y a tant de ressources dans la jeunesse, et, fût-il besoin d'un miracle, le ciel le ferait bien en faveur d'une créature si accomplie; il ne détruirait pas de ses mains et avant le temps un tel ensemble de perfections. Cette pensée réveilla sa confiance. La marée, qui décroissait toujours, avait rendu plus facile l'accès du rocher; il le gravit sans quitter son précieux fardeau. Ses pieds saignaient, ses bras fléchissaient après de si rudes épreuves. Il n'en marchait pas d'une allure moins ferme sur ces mousses visqueuses qui tapissent les écueils, et sur ces arêtes des madrepores, aiguës comme des dards. Rien ne pouvait ni le toucher, ni l'ébranler; il n'avait plus le sentiment ni de l'obstacle, ni de la douleur. Tout ce qu'il y avait en lui de facultés et de

forces se concentraient sur cet objet inanimé qu'il serrait contre sa poitrine, comme s'il eût voulu le ressusciter à l'aide de son souffle et le réchauffer de sa chaleur.

Si pleine d'incidents qu'elle fût, cette scène avait duré à peine quelques minutes, et du rivage on n'en pouvait apprécier que vaguement la gravité. Cependant l'alarme y régnait : aux premiers cris des baigneuses, le vieux comte et le baron de Montréal étaient accourus. Ils apprirent qu'il s'agissait de Clémence et qu'elle se trouvait en danger. Une barque était là que le reflux avait laissée à sec ; on envoya à toute hâte à Saint-Martin-en-Port pour en ramener des marins capables de la diriger. La distance n'était pas grande ; mais encore fallait-il le temps de trouver le monde et de remettre l'embarcation à flot ; une demi-heure devait s'écouler dans ces préparatifs ; une demi-heure, c'est-à-dire un siècle, cent fois plus qu'il n'en fallait pour rendre le mal irréparable et donner à la mort le temps d'achever son œuvre. Claire le sentait et ne se contenait plus ; elle s'indignait qu'on ne trouvât pas de moyens plus prompts, s'en prenait au comte et au baron, et, dans son désespoir, allait donner l'exemple d'un dévouement inutile, lorsque Gaston se montra sur le rocher, tenant Clémence entre ses bras. Quoique, à cette distance, les objets ne fussent pas bien distincts, le cœur de Claire ne s'y trompa point ; elle joignit les mains et jeta un regard vers le ciel :

— Merci, mon Dieu ! elle est sauvée ! s'écria-t-elle. C'est Gaston qui me la rend. Merci, mon noble Gaston !

De la grève, un autre personnage avait suivi cette scène et avec un instinct aussi sûr que celui de Claire, en avait nommé le principal acteur. C'était le baron de Montréal :

— Fatalité ! s'écria-t-il ! Toujours cet homme entre ma femme et moi.

Cependant Clémence était moins sauvée qu'on ne le croyait ; elle avait changé d'élément sans changer d'aspect ; l'anéantissement persistait. Gaston ne savait qu'imaginer pour ramener la vie dans ce corps d'où elle s'était si récemment retirée ; il cherchait dans ses souvenirs et dans ses instincts par quels moyens il pourrait rendre le coloris à ces lèvres, la respiration à cette poitrine, le sang à ces artères et à ces veines frappées d'insensibilité. Il n'était ni docteur ni praticien ; mais, à défaut de science, il avait les inspirations du cœur. Assis sur le ro-

cher, il tenait Clémence entre ses bras et la tête appuyée sur son épaule, comme si, à ce contact, un échange mystérieux eût dû se faire, à son profit à elle, à ses dépens à lui. Il séchait ses vêtements, réchauffait ses membres raidis, épiait sur sa figure languissante les signes qui pouvaient révéler un changement d'état, la couvait pour ainsi dire du regard et avec une telle puissance, qu'une âme serait revenue des limbes pour répondre à un semblable appel. Parfois même, il lui parlait comme si elle eût pu l'entendre, et dans ce langage familier auquel, tout enfants, ils s'étaient accoutumés :

— Clémence, lui disait-il d'une voix affectueuse et plaintive, revenez à vous. Pourquoi nous quitter ainsi ?

Elle ne bougeait pas et il continuait comme s'il se fût adressé à un ange, déjà recueilli dans un séjour plus parfait. Sa tête s'égarait sous le coup de la douleur et des émotions de la journée. Il se répandait en reproches mêlés de tendresses infinies, lui rappelait ceux qu'elle laissait sur cette terre, livrés à d'éternels regrets, sa mère, sa sœur, lui enfin, tous ceux qui l'aimaient et qu'elle aimait, trouvant pour exprimer son amour, des mots si chastes et si purs, qu'ils ne semblaient pas sortir d'une bouche humaine, puis allant jusqu'à la menace, afin de la toucher plus vivement :

— Clémence, ajoutait-il, vous voulez donc que j'aille vous rejoindre, puisque vous ne voulez pas revenir vers nous ! C'est bien cruel de votre part. Que vous ai-je donc fait que vous ne me répondiez pas ?

Et il l'agitait doucement, et comme s'il eût voulu se faire mieux entendre, il rapprochait son visage du sien et le couvrait du souffle ardent de la jeunesse. Est-ce à cette circonstance que tint le retour à la vie ? On ne saurait le dire ; mais, au moment où Gaston exhala sa dernière plainte, un soupir y répondit, et la jeune femme ouvrit les yeux.

— Ah ! c'est vous, Gaston ! dit-elle. Où suis-je donc ?

Puis, étonnée de se trouver entre les bras d'un homme, seule au milieu des flots, dans une position et un costume si étranges, elle inclina de nouveau la tête et retomba de nouveau dans son évanouissement.

Mais cette crise n'avait pas le caractère de celle qui l'avait précédée, et tout inexpérimenté que fût Gaston, il ne put s'y méprendre ; les symptômes étaient trop évidents. Le sein re-

prenait son mouvement, la peau sa chaleur ; les lèvres se coloraient, les paupières étaient le siège d'un frémissement nerveux, les ailes des narines se dilataient sous l'action d'un souffle encore inégal, les membres recouvraient peu à peu leur flexibilité : c'était le retour des fonctions vitales qui s'opérait régulièrement avec tous les phénomènes qui le caractérisent. On eût dit que les sens cherchaient dans un nouveau sommeil la force nécessaire pour une activité suivie.

Pour Gaston, il y eut là un étrange moment. Clémence, une fois sauvée, son exaltation s'était éteinte ; il retrouva ses esprits, descendit des régions imaginaires qu'il venait d'habiter et quitta le ciel pour la terre. Que l'on se fasse, si c'est possible, une idée de sa situation. Ce n'était plus un ange qu'il avait entre les bras ; c'était une femme, la femme de ses rêves et de ses desirs ; ce n'était plus un corps insensible, mais un être animé et d'une beauté qui éclatait mieux dans ce désordre ; ce sein qui reposait sur sa poitrine battait maintenant, et la vie circulait dans ces formes dont il était le point d'appui. Voilà à quelle impression Gaston était alors en butte. Il en était enivré et troublé, troublé surtout ; il n'osait plus bouger, de peur qu'un mouvement ne trahît ce combat de ses sens et ce tumulte de sa pensée ; il se sentait consumer sur place et n'osait pas s'avouer ce qu'il éprouvait. Des rougeurs soudaines lui montaient au front, à l'aspect de ce soleil qui brillait sur sa tête et de cette plage si voisine, confus sans doute de ce que cette scène avait lieu devant tant de témoins.

Un dernier incident allait y mettre fin. Après bien des tâtonnements et des délais, la barque échouée sur la grève venait d'être poussée à la mer : trois hommes de Saint-Martin-en-Port en formaient l'équipage, et deux passagers, le comte et le baron de Montréal, s'étaient joints à eux. Déjà les avirons jouaient et, de minute en minute, on pouvait voir l'embarcation se rapprocher du groupe naufragé sur l'écueil. Cependant, la syncope n'avait pas cessé ; la jeune femme était toujours évanouie. Que faire ? Attendre ainsi ? Gaston, à aucun prix, ne s'y fût résigné. Il fit un effort :

— Clémence, dit-il ; Clémence !

Elle ne bougeait pas ; il insista :

— Clémence, répéta-t-il, on vient.

On eût pu croire qu'elle avait compris ; ses bras se raidirent, et elle rouvrit les yeux, mais

péniblement, à demi, et comme si elle eût cédé à une contrainte.

— Pourquoi me réveiller ? dit-elle. J'étais si bien.

Elle promenait çà et là des regards étonnés, et cherchait à rappeler ses souvenirs. Le sentiment de son état, la conscience des objets extérieurs lui échappaient encore : cependant, elle dut comprendre que son corps portait sur le bras de Gaston, car le sang afflua à ses joues et elle se dégagea doucement.

— On vient ! répéta Saint-Pons.

— On vient, dit-elle en forme d'écho et si bas qu'à peine put-il l'entendre ; on vient. Qui donc ?

— Votre mari.

Il fallait que ce mot eût une singulière puissance pour que la jeune femme s'y montrât sensible comme elle le fut. Elle releva la tête avec vivacité, et accompagnant ses paroles d'un geste douloureux :

— Gaston, dit-elle, pourquoi ne m'avez-vous pas laissée mourir ?

La barque n'était plus qu'à une petite distance et les rameurs s'arrangeaient de manière à aborder l'écueil par le point le moins agité. Au milieu de ces fonds inégaux et de ces courants capricieux, ce n'était pas une manœuvre facile. Le vieux comte dont le pied n'était pas sûr, restait assis sur l'arrière, adressant à sa fille, du plus loin qu'il pût, des mots encourageants et des témoignages de tendresse ; tandis que le baron, immobile et silencieux, se tenait debout sur l'avant, comme s'il eût voulu hâter l'instant où il reprendrait possession de sa femme. Les trois marins songeaient à leur besogne, et l'un d'eux, armé d'une gaffe, cherchait à la fixer sur l'écueil. De son côté, Gaston s'était remis à l'eau, et quand la barque se trouva à sa portée, il la poussa doucement et aida à la maintenir. Quant à Clémence, personne, à la voir, n'eût deviné qu'elle revenait de si loin. Le coude appuyé sur le rocher, elle suivait cette scène d'un œil curieux et chargé de langueur, et répondait par des gestes caressants aux démonstrations lointaines du comte. Dès que la barque fut là, elle put descendre sans un trop grand effort et se jeta dans les bras du vieillard, dont le visage était baigné de larmes.

— Cruelle enfant ! s'écriait-il, que de tourment tu nous a donné !

L'expédition était achevée, et il ne restait plus qu'à regagner le rivage. Les marins allaient

repandre les rames quand on s'aperçut que Gaston manquait à l'appel. Au lieu de monter dans l'embarcation, il venait d'exécuter, avec son aisance habituelle, un plongeon qui l'en éloignait.

— Eh bien ! lui dit le comte quand il reparut à quelques toises plus loin, à quoi vous amusez-vous, Monsieur de Saint-Pons ? Arrivez donc par ici.

— Merci, Monsieur le comte, lui répondit-il, je ne rentre pas par le même chemin que vous.

Et il se dirigea vers le large avec la même agilité que s'il n'avait pas déjà fait ce trajet. Clémence le suivit du regard ; son attention était toute là, et son âme aussi. Elle le vit franchir le récif, puis se rabattre sur la plage où il aboutit sain et sauf. Alors elle respira plus librement. Quelles épreuves elle venait d'essuyer coup sur coup et quelle terrible journée ! C'était, dans la vie de la jeune femme, une de ces dates qui restent tracées en caractères de feu et que rien ne peut plus effacer ni du cœur ni de la mémoire. Ce fut une date aussi des plus sombres pour Sigismond, qui perdit l'empire ce jour-là et ne devait plus le ressaisir.

XIV.

Cet événement eut des suites bien plus graves qu'on ne le présuait, et amena à quelques mois de là des changements considérables dans la situation des deux familles.

Clémence, la première, en éprouva l'influence et en resta profondément affectée. Cette force déployée pendant la lutte avait tous les caractères d'un excès, et elle s'en ressentit longtemps. Ce n'était pas une maladie caractérisée, mais un état de langueur d'autant plus dangereux que la cause en était moins apparente. Point d'organe atteint, point de lésion sensible, et pourtant la jeune femme ne se rétablissait pas : son visage gardait l'empreinte d'une souffrance qui résistait aux soins les plus ingénieux. Adieu les vives allures et les grâces d'autrefois : Clémence s'était pour ainsi dire transformée. Sa beauté restait la même ; mais elle avait quelque chose de plus calme, de plus sérieux, de plus réfléchi. Cette flamme qui, naguère, répandait autour d'elle de si doux rayons, était devenue un feu intérieur, mêlé d'éclairs et d'ombres : au lieu du rire franc et naïf, qui s'échappait si vo-

lontiers de ses lèvres, on y voyait errer un sourire mélancolique et presque contraint. D'égal qu'il était, son caractère avait tourné au caprice : tantôt elle parlait jusqu'à l'intempérance, tantôt elle se renfermait dans un silence obstiné, comme si, repliée sur elle-même, elle eût écouté avec effroi les révélations de son cœur.

Mais ce changement visible chez la jeune femme n'était rien auprès de celui qui survint dans la santé et dans l'état de son père. Depuis quelques années, le vieux comte luttait contre le poids de l'âge et un mal invétéré. Pour y résister si longtemps, il n'avait pas fallu moins que la solidité de sa constitution, un régime rigoureusement suivi, la vie et l'air des champs, toujours si salutaires, les tendres attentions de ceux qui l'entouraient, enfin l'absence de toute émotion trop vive. Son existence était un de ces phénomènes qui étonnent l'art humain et attestent la puissance de la volonté. Il en avait la conscience ; il se sentait condamné, il comptait ses jours, presque ses heures, il voyait arriver l'instant fatal comme le naufragé voit venir la vague qui doit l'engloutir. Et pourtant il avait tant de goût à la vie, il lui en coûtait tant de quitter sa fille avant que son sort ne fût assuré, qu'il avait réussi jusque-là à se maintenir au nombre des vivants, contre les lois ordinaires de la nature et malgré les arrêts unanimes des médecins.

L'aventure de la plage précipita la crise ; ce fut la goutte d'eau dans un verre déjà plein. Le danger que Clémence avait couru n'était pas une de ces épreuves que le vieillard pût supporter impunément ; il en fut frappé dans les derniers ressorts de la vie. Dès ce jour il déclina avec rapidité, et bien des signes annoncèrent une séparation prochaine. La tête, qui était restée saine pendant que les autres organes s'altéraient, commença à recevoir quelques atteintes. La mémoire faiblit, la sensibilité s'éteignit ; il y eut décadence dans les facultés comme dans les forces. Un sentiment seul semblait survivre à cette décomposition ; c'était l'amour de son enfant et le regret de la quitter. Plus d'une fois une larme furtive mouilla les paupières du vieillard quand il entendait la voix de Clémence. Si elle était près de lui, il ne la perdait pas de vue et semblait prendre intérêt à ses moindres mouvements. On eût dit qu'un secret instinct l'éclairait sur le sort qui attendait la malheureuse victime quand il ne serait plus là.

Dans les conditions fâcheuses où se trouvait le château de Beaupré, il n'y avait plus de place pour la joie et les divertissements. Aussi les relations de voisinage en furent-elles profondément modifiées. Les personnes qui n'y venaient qu'à titre d'invités se contentèrent d'envoyer, de loin en loin, prendre des nouvelles du vieux comte et de sa fille. Les Saint-Pons, seuls ne changèrent rien à leur pied d'intimité ; à raison des circonstances, ils y mirent même plus d'empressement. La marquise et Claire étaient surtout très assidues. Parfois aussi Gaston les accompagnait, et, à étudier son visage, il eût été facile d'y découvrir comme un reflet des sentiments dont Clémence était assiégée, il souffrait de ses douleurs et s'affligeait de son deuil. Pas un mot n'était échangé qui décelât une entente secrète, mais ce que les lèvres n'osaient pas dire les yeux le disaient ; il y avait concert entre ces deux cœurs.

Cependant une influence hostile aux Saint-Pons semblait prévaloir de plus en plus au château et agir de manière à troubler les rapports des deux familles. A mesure que l'intelligence du vieux comte s'éteignait et qu'il avait moins le sentiment de ce qui se passait autour de lui, Sigismond, en sa qualité d'héritier des biens et du nom, prenait davantage des airs de maître, s'emparait des prérogatives de l'emploi et des rênes du gouvernement, rangeait de son parti les valets qui vont toujours du côté des nouveaux visages et s'appliquait à faire régner dans cette enceinte d'autres habitudes et un autre esprit. Le premier essai qu'il fit de cette autorité souveraine, consista en un système de sourdes persécutions et d'avaries subalternes dirigées contre les Saint-Pons. Désormais, quand ils parurent à Beaupré, ils ne trouvèrent plus cet accueil et ces prévenances auxquels le comte les avait accoutumés et qu'ils méritaient à tous les titres. Gaston fut l'objet de procédés qui allaient jusqu'à l'impolitesse : la consigne le désignait pour point de mire ; et c'était parmi les inférieurs, à qui renchérait.

Ce petit complot ne put échapper à Clémence, et elle ne se méprit pas davantage sur le motif qui l'avait inspiré. Pour en conjurer l'effet, elle adopta sur-le-champ la conduite opposée. A mesure qu'on affectait, vis-à-vis de ses amis de Champclos, plus de froideur et moins d'égards, elle se montra meilleure pour eux, plus empressée et plus attentive à leur plaisir. Elle établissait ainsi une sorte de compensation

Le Numéro Vingt. — V. L. 67. No. 2.

vis-à-vis de Claire et de sa mère ; c'étaient des raffinements de tendresse, des petits soins, des mots si heureux qu'il était impossible de n'en pas être touché. Vis-à-vis de Gaston, elle était naturellement plus contenue ; mais un regard suffisait, et au-delà, pour guérir ces petites blessures de la vanité. D'ailleurs, si elle supportait sans éclat des façons d'agir si indignes d'un gentilhomme, c'était un peu à cause de Gaston. Le cœur plus libre, elle se fit sentir plus forte et eût réveillée l'intelligence de son père pour qu'il châtiât celui qui donnait un tel démenti aux traditions hospitalières de sa maison. Mais elle était juste et sincère par dessus tout, sincère envers elle-même comme envers les autres, et elle admettait que son mari dût prendre des précautions contre elle. Si elle pouvait toujours répondre de ses actes, elle ne pouvait plus répondre au même degré de ses sentiments. Elle restait donc désarmée vis-à-vis de Sigismond, désarmée volontairement et par l'effet des scrupules de sa conscience.

Cependant, les choses empiraient de telle sorte que sa patience était à bout. Chaque jour, Sigismond poussait les mauvais procédés plus loin ; il se comportait de manière à ce que les Saint-Pons fussent obligés de rompre, sous peine d'être atteints dans leur dignité. Ceux-ci pourtant tenaient bon ; ils pénétraient ce calcul et s'efforçaient de le déjouer. Ils se disaient qu'avant d'abandonner ce vieillard moribond et cette jeune femme sans expérience, il fallait épuiser la mesure de ce que des personnes de leur rang peuvent supporter sans déchoir. C'est ainsi qu'ils fermèrent les yeux sur bien des inconvenances et imposèrent silence aux plus légitimes susceptibilités. Pour les deux femmes, l'effort n'avait rien d'excessif ; mais qu'on se figure les révoltes intérieures de Gaston et au prix de quels combats il acheta une résignation, qui n'était ni de son caractère, ni de son âge.

Un jour vint où il s'avoua vaincu. Les Saint-Pons venaient d'entrer dans le salon du château, et Clémence leur en faisait les honneurs. Le vieux comte de Montréal était assis dans un grand fauteuil, devant une croisée d'où l'on pouvait découvrir, au-delà des parterres, les accidents de la vallée de Dardène et les grands bois d'alentour, que l'automne commençait à flétrir et à dépouiller. L'influence de la saison était venue en aide aux ravages du mal et achevait cette œuvre de destruction douloureuse et lente. Dans le regard que le vieillard jetait sur